MOUROT Louis 04-03-1923 Nancy (Meurthe-et-Moselle)

Sachsenhausen (Sa 57 796) - **Heinkel**
Arrestation : 22-09-1942
Internement : Prison Charles III à Nancy : condamné à mort puis Compiègne
Déportation : 23 01-1943. Libération : 08-05-1945 par les partisans tchèques près de Prague

Biographie

Louis Mourot est né le 4 mars 1923.

Il a grandi dans une famille française : son père - Marcel - avait été gazé dans les tranchées lors de la première guerre mondiale et sa mère - Marthe - avait été infirmière sur le front. Louis était le fils aîné et avait un frère et une sœur. Ils vivaient dans la région de Nancy en Lorraine, région directement concernée par le conflit avec l'Allemagne et par l'annexion du nord de la Lorraine et de l'Alsace jusqu'à la fin de la première guerre mondiale : cette histoire fonda son grand patriotisme.

Louis était scout, catholique, plein d'idéal, avec un grand sens du devoir, de l'honneur, de la dignité : de sa mère, il a hérité d'une personnalité très forte : pugnacité, droiture, courage, volonté... Est-ce d'elle qu'il tenait ce refrain qu'il déclamait encore à ses petits-enfants des années plus tard : *« Un homme c'est fort, courageux, jamais fatigué, jamais malade ! »*

Entrée en résistance

Ayant grandi entre deux guerres, il voyait monter avec angoisse le nazisme en Allemagne : ses craintes se vérifièrent avec la déclaration des hostilités, l'invasion de la France et de nombreux pays européens mis à feu et à sang.



En mai 1940, lorsque l'Allemagne envahit le nord de la France, Louis vient de terminer son lycée ; il a 17 ans et rêve de devenir officier de marine : cependant, vu la situation, il lui est impossible d'entamer ces études.

Nancy est en zone rouge : la Wehrmacht et les SS allemands sont partout dans les rues et tout est devenu « streng verboten » (interdit). Louis a vu dans sa ville de nombreuses personnes traquées qui fuyaient, en particulier des familles juives. Il a vu l'oppression militaire et politique découlant de l'occupation, la collaboration se mettre en place, l'arbitraire des décisions et la persécution nazie : tout cela lui est devenu insupportable...

Alors, dès l'été 1940, Louis décida d'agir : il rappelait souvent qu'il avait été un résistant de la première heure, qu'il en avait pris l'initiative seul, sans être enrôlé dans quelque structure, parti, syndicat, et qu'il avait agi sans opportunisme, sans intérêt personnel, sans retard. Louis était un homme libre.

Avec trois amis, Louis a commencé à créer un noyau d'*adeptes* (c'est le mot qu'il utilisait) qui s'est élargi progressivement à un gendarme qui avait été identifié comme partageant les mêmes idées : ainsi fut ébauché le premier réseau de résistance en Lorraine DP « *Défense de la Patrie* ». Ils se fixèrent 4 objectifs :

- aider et assister les personnes dans leur fuite,
- collecter les armes abandonnées à l'issue de la « Blitzkrieg » (guerre éclair),
- faire de la propagande contre l'Allemagne,
- recruter et former des groupes paramilitaires.

Louis parcourait toute la région en vélo afin de recruter de nouveaux *adeptes* pour son réseau de résistance : il parlait toujours à ses contacts d'un *colonel*, dont il gardait l'anonymat ; ce *colonel* disait être convaincu qu'« *il* » pouvait aider et contribuer à développer la résistance en Lorraine… En réalité, le *colonel* n'existait pas ! Louis s'était dit qu'à 17 ans, il était beaucoup trop jeune pour inspirer confiance ! Aussi, ce personnage fictif, le *colonel*, était-il devenu sa caution utile pour fédérer les résistants du réseau DP qu'il recrutait. C'est après son arrestation que le stratagème fut découvert.

En raison de ses activités nocturnes, il lui fallait trouver une couverture, un alibi pour ses journées : étudier n'était plus possible. Louis se rendit chez le directeur d'une banque (BNCI, aujourd'hui BNP) pour être embauché : il avait appris que ce Directeur était de confession juive ainsi que sa femme ; sans lui dire pourquoi, il le prévint qu'il ne travaillerait probablement pas énormément mais lui assura en retour la protection de son épouse juive s'il lui arrivait d'être inquiétée par les nazis. Le directeur se retourna alors vers le mur de son bureau, où était accroché un portrait du maréchal Pétain, l'enleva et révéla au verso un portrait du général de Gaulle ! Louis avoua plus tard que ses collègues s'étonnaient de le voir beaucoup dormir tout au long de la journée mais sans en connaître la raison ; ils l'aidèrent en compensant eux-mêmes son manque de performance : ils ont ainsi couvert son activité de résistance.

Le réseau DP a contribué à sauver plus de 360 personnes en les accompagnant vers la zone libre et vers la Suisse via des filières déployées à cet effet de la Seille au Doubs : Juifs en fuite, prisonniers de guerre évadés, parachutistes, pilotes dont l'avion s'était écrasé… Ces filières d'évasion conjuguaient les efforts de différents réseaux de résistance avec lesquels DP s'était mis en relation, notamment dans la zone non-occupée lyonnaise : en 1942, les contacts étaient noués avec le réseau Combat.

Arrestation

La prudence et la retenue étaient requises dans la résistance : la clandestinité imposait des règles qui, malheureusement, ne furent pas suivies avec rigueur par certains ; dans un bar, un soir, une des recrues ayant trop bu parla sans se soucier des espions ou collaborateurs qui exploitèrent ses déclarations après l'avoir arrêté et interrogé.

Par vagues successives, le réseau fut ébranlé.

Le 22 septembre 1942, à la banque, Louis Mourot est arrêté par la Gestapo devant ses collègues et son directeur : ceux-ci firent un lien avec son comportement au travail, mais ne purent bien évidemment rien tenter.

Après la fouille de sa chambre, Louis fut emprisonné à la prison Charles III de Nancy : torturé pendant 3 jours par la Gestapo, confronté à d'autres résistants de son organisation déjà incarcérés afin de les faire parler, pressé de donner des détails, des noms… Louis parvint à ne pas parler et stoppa à ce stade l'hémorragie qui avait déjà énormément nui au réseau de résistance et augmenté les risques pour ses amis.

Condamné à mort, Louis fut ensuite transféré au camp de rassemblement de Compiègne-Royallieu, camp regroupant les prisonniers en attente de leur destin. Là, il put envoyer quelques lettres à sa famille.

Au cours de ces quelques mois en Picardie, il fut embarqué trois fois de suite vers le Mont Valérien en camion avec d'autres prisonniers sélectionnés par les nazis : juste avant l'arrivée, ces nazis tiraient au sort ceux d'entre eux qui allaient être fusillés… Louis a « survécu » trois fois ! Il avait à peine 19 ans. Il s'était promis que s'il se trouvait devant le peloton d'exécution, il crierait haut et fort : « *Vive la France !* »

Le 23 janvier 1943, Louis partit en convoi pour le camp de Sachsenhausen : le supplice dans des wagons à bestiaux dura 3 longs jours.

Arrivés à la gare d´Oranienburg le 25 janvier (ville dans laquelle se trouve le camp de Sachsenhausen), les civils locaux crachaient sur les déportés, les traitant de terroristes, incitant leurs jeunes enfants à leur jeter des pierres… Le commandant du camp les accueillit en leur disant : vous entrez par cette porte (« Arbeit macht frei »), vous sortirez par la cheminée. Et ils découvrirent les autres prisonniers que Louis décrivit comme des morts-vivants : un enfer sur la terre, peuplé de cadavres ambulants soumis aux pires sévices d'un esclavage inhumain, où la mort était omniprésente, ou l'épuisement, la faim, les épidémies, le froid… étaient leur lot quotidien.

Camp de concentration

À Sachsenhausen (camp de concentration-école des SS édifié dès 1933 pour mâter la résistance allemande), Louis reçoit le matricule 57796 : son rayé portait un triangle rouge (prisonnier politique) avec la lettre « F » pour France (il n'a jamais été tatoué durant sa déportation).



Louis dut apprendre rapidement à comprendre le minimum de mots allemands pour survivre (élève en Lorraine , il n'avait jamais été bon en allemand, les Allemands étant considérés comme ennemis héréditaires) ainsi que les routines quotidiennes : les appels interminables sur la place centrale du camp dans l'hiver venteux du nord de l'Allemagne (pour se réchauffer, ils serraient leurs poings et contractaient tous leurs muscles à intervalles réguliers), la soupe, la Schlag (le prisonnier battu devait compter les coups lui-même, et les autres prisonniers devaient assister sans détourner le regard), la piste d'essai des chaussures destinées à l'armée allemande, …

Peu après son arrivée à Sachsenhausen, Louis est envoyé sur le chantier de Birkenau à côté d'Auschwitz pour y planter les poteaux de clôture du nouveau camp de concentration.



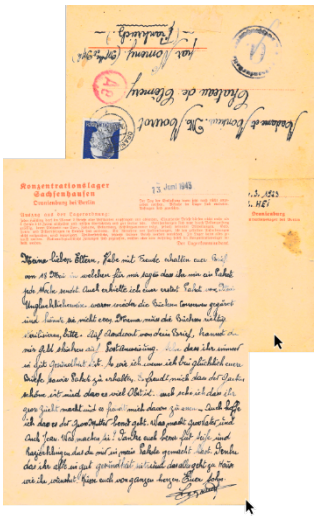
À son retour à Sachsenhausen, Louis est affecté au kommando Heinkel : ayant déclaré à son arrivée qu'il était étudiant, il fut affecté dans un atelier de… mécanique où il apprit les rudiments de ce métier sous la surveillance et le harcèlement de Vorarbeiter (contremaître) et de SS. L'usine construisait des bombardiers – He 177 - dont peu réussirent leurs essais en vol… avec certains de ses camarades, il participa à des opérations de sabotage : Louis intervenait notamment dans le système d'alimentation en oxygène pour l'assistance respiratoire en altitude des navigants ; l'introduction de boules de graisse dans les tuyaux, graisse se rigidifiant à basse température, obturait les circuits au moment où ce système s'avérait le plus utile pour les pilotes.

Ce camp-annexe Heinkel encore qualifié d'usine-camp compta jusqu'à 8000 détenus.

En-dehors des halls de montage, la vie au camp-annexe Heinkel (le plus grand des kommandos du camp de Sachsenhausen) se déroulait dans les baraques : chacune était sous

la responsabilité de « Kapos » : il s'agissait généralement de condamnés de droit commun allemands, entrés au camp très tôt après son ouverture ; ces Kapos - pires que les SS – bénéficiaient en contrepartie de leur responsabilité de privilèges accordés par les SS : leur férocité les faisait remarquer et apprécier par la direction du camp, et haïr par les déportés ; une fois devenus Kapos, ils savaient que s'ils étaient lâchés par les SS, ils seraient lynchés par les déportés. Ainsi, le système inhumain de répression des nazis avait-il trouvé des alliés efficaces et féroces, disciplinés et volontaires dans la barbarie et la cruauté.

Au camp, Louis a adressé à sa famille des lettres, rédigées obligatoirement en allemand pour faciliter la censure : ces lettres aux formules imposées du type : « Je vais bien, je suis en forme, envoyez-moi des colis de la nourriture, des vêtements chauds, etc. » incitaient ses parents à lui adresser des colis : ces colis ouverts devant eux, étaient délestés par les Kapos de tout ce qui les intéressait… Les déportés continûment sous-alimentés assistaient avec douleur à ce pillage en règle.



Les horreurs du camp étaient quotidiennes : le statut de *Stück* (numéros, morceaux) qu'ils devaient intégrer justifiait pour les nazis les humiliations, les tortures, la souffrance obscène qu'ils leur faisaient subir… afin de les rabaisser au niveau d'esclave jusqu'à les faire douter de l'humanité elle-même : Louis a raconté des suicides de désespoir, des copains qui s'effondraient, des traîtres qui s'affichaient comme complices du système tortionnaire nazi… Mais il a aussi témoigné de la camaraderie extraordinaire et inespérée dans un tel enfer, des copains qui soutiennent, qui assistent, qui se sacrifient pour un des leurs… Louis a noué des amitiés très fortes au camp au sein de la communauté française : résistants, communistes, gaullistes, de toute religion, idéologie, conviction… Au camp, les barrières tombaient pour laisser place à la lutte contre l'enfer : l'humanité résistait grâce aux déportés. La camaraderie souda ces compagnons de misère à vie.

Derniers mois, libération

Dans les derniers mois de la guerre, Berlin et Oranienburg étaient sous pression ; les bombardements de l'usine Heinkel avaient détruit tous les équipements de production ; Louis Mourot fut envoyé en mars 1945 au camp satellite de Ruhland Schwarzheide, où se trouvaient une mine d'extraction de lignite et une usine de transformation de ce lignite en carburant pour les véhicules de l'armée allemande. Louis y a travaillé sous la surveillance vicieuse de gamins enrôlés dans les SS.

Les déportés ont évacué Schwarzheide le 18 avril 1945 peu avant l´évacuation des autres salariés de l´usine et des habitants du village (le 20 avril) en prévision de l´arrivée de l'armée rouge (le 21 avril au soir) : très faibles, ils étaient obligés de tirer et pousser des charrettes énormes chargées des affaires des SS en fuite. Sans ravitaillement, ils n'avaient rien à manger et se sont nourris de pissenlits et de ce qu'ils trouvaient au bord de la route. Les déportés incapables de marcher étaient assassinés. Un de ses meilleurs amis - Armand - résistant lorrain comme lui est mort d'épuisement en route, et Louis se remémorait avec horreur le portage de son corps jusqu'au soir, sa tête trainant sur la route tellement le poids de ce cadavre décharné était encore trop lourd pour leurs organismes épuisés.

Louis avait promis à Armand d'informer sa famille du lieu de sa sépulture et il l'a fait à son retour en France. Ce camarade lui avait fait promettre aussi : « *si tu reviens, toi, dis-leur pour qu'ils n'oublient jamais !* ».

Le convoi de cette route de la mort a été libéré le 9 mai par les partisans tchèques à Varnsdorf près de Prague : un soir, les SS ont soudainement disparu et les libérateurs tchèques sont arrivés et ont libéré des morts vivants.

Conduits dans un hôpital à Prague, ils ont été pris en charge le 11 mai et ont reçu les premiers soins : plusieurs d'entre eux sont morts là, leur corps n'ayant pas supporté l'excès de nourriture reçue ! Une infirmière tchèque a sauvé Louis, en lui administrant un breuvage à base de charbon de bois, puis de la vodka pour le faire vomir … son système digestif était brûlé … mais elle lui a sauvé la vie ! il avait 22 ans et pesait 32 kg.

Retour et premières années

Lorsqu'ils furent en état de voyager, Louis et quelques compagnons ont tenu à récupérer leur rayé avec leur matricule avant de quitter Prague : ils pressentaient déjà que personne ne les croirait s´ils revenaient sans ces pauvres preuves. Les déportés furent conduits à un aérodrome où un avion les attendait ; mais là, les choses ne se passèrent pas comme prévu : une horde de prisonniers et de STO français – en bien meilleur forme que les déportés et qui plus est avec des valises – courut sur le tarmac et prit d'assaut l´avion, … les déportés incapables de s'imposer restèrent lamentablement sur la piste… Ils durent rentrer en wagons à bestiaux comme à l'aller…


"CEUX DE LA RÉSISTANCE"
Mouvement représenté au C.N.R. et au C.P.L.
M. Mourot
adresse "Les Iris" Haute Loy
Région Est
Loy St Christophe A.et L.
a été un militant du mouvement "CEUX DE LA RÉSISTANCE"
pendant la période clandestine jusqu'à la libération.
Lieutenant FFI "Dortis", déporté n° 57796
Date : 1er Juin 1945
Le Titulaire, Le Comité Directeur,
57796
N° 15,052

Louis Mourot est rentré en France le 25 mai 1945, quelques semaines donc après sa libération : il ne se souvenait pas où vivait sa famille qui avait déménagé entre-temps ; les retrouvailles furent émouvantes même si son état ne lui a pas permis d'en profiter autant qu'il l'aurait voulu. Les 2 ans et demi d'enfer passés en détention ont laissé des traces indélébiles qui ne se sont jamais totalement effacées : pendant plusieurs mois, il a dormi à terre… Sa convalescence dura jusqu'au 1er mars 1946.

Louis a découvert à son retour que son réseau de résistance avait fonctionné jusqu'à la fin de la guerre et avait contribué à la libération de la France en prenant sa place parmi les Forces Françaises de l'Intérieur FFI ; son silence sous la torture avait permis au réseau de survivre malgré son arrestation : sa fierté !



Ci contre, Louis Mourot est décoré Chevalier de la Légion d'Honneur sur la place Stanislas (1954)

Ce retour à la vie a été difficile pour Louis à différents niveaux : santé (il a été rapidement envoyé à Luchon dans une clinique pour remettre son organisme en fonctionnement), recherche d'une nouvelle normalité, compréhension de la nouvelle situation politique et sociologique.

Sur un tout autre plan, Louis comme ses camarades affronta l'incompréhension d'une société qui voulait tourner la page, voulait refouler ces horreurs dont

lui-même ne trouvait d'ailleurs pas les mots suffisants pour les décrire : il faut rappeler que personne ne voulait écouter ce que les déportés avaient vécu (les Français pour la plupart libérés de l'occupation allemande depuis près d'un an, voulaient aller de l'avant et regardaient vers l'avenir : nombre d'entre eux ne tenaient pas à ce qu'on interroge leur propre comportement durant la collaboration…) ; communiquer sur ce qu'ils avaient vécu était devenu impossible : ils étaient inaudibles… Épreuve difficile que vont vivre tous les déportés survivants et que Louis vivra douloureusement.

De plus, comme tous les déportés, Louis souffrait du syndrome du survivant revenu vivant alors que nombre de ses amis étaient morts là-bas… très loin en Allemagne.

Devant renoncer à devenir officier de marine, de retour à Nancy, on lui proposa d'intégrer l'ENA par une voie spéciale ouverte aux anciens résistants-déportés : Louis refusa ce passe-droit qui l'aurait placé en situation de devoir cette promotion aux nazis qui l'avaient déporté. Il s'était promis, qu'humilié, avili, méprisé, exploité, réduit en esclavage, il prendrait une revanche sur la vie et que celle-ci serait la meilleure démonstration que le nazisme n'avait pas réussi à salir l'essence même de la vie : sa dignité d'homme. Son combat pour la vie devenait la suite logique de celui pour la victoire qu'il avait mené sans hésitation dès les premiers jours de l'occupation nazie.

Il reprit le chemin de la banque au niveau le plus modeste : il travailla dur pour gravir tous les échelons, exerça comme banquier de brousse au Cameroun dans les années 50, aux Antilles et dans 10 autres régions françaises qui amenèrent sa famille à régulièrement déménager ; il termina sa carrière en tant que Directeur honoraire de la BNP : *Un homme c'est fort, c'est courageux, jamais fatigué, jamais malade…*

En 1950, il épousa Janine Schlegel, femme admirable qui sut l'aider à retrouver le goût de la vie et l'assister dans ses difficultés post-déportation qui l'affectèrent toute sa vie. Ils eurent 3 enfants et 8 petits-enfants.



Reconnaissance et témoignage

Ce parcours de Louis démarré à 17 ans sans savoir où cela le mènerait fut reconnu pour ce qu'il est : un parcours héroïque. Élevé au rang de commandeur de la légion d'honneur, il fut notamment honoré comme membre des FFI (Forces Françaises de l'Intérieur), des FFC (Forces Françaises Combattantes) ; Louis fut aussi reconnu comme Citoyen d'honneur de la ville de Nançy.

Membre de plusieurs associations chargées de la mémoire (UNADIF-FNDIR et amicale de Oranienburg-Sachsenhausen, (« Sachso » pour les déportés), Louis est resté en étroit contact avec tous ses camarades de misère ; retraité, il a témoigné auprès des jeunes générations en collège, lycée et université afin d'honorer la promesse qu'il avait faite à son ami Armand : « *si tu reviens, toi, dis-leur pour qu'ils n'oublient jamais !* »



A leur suite, les générations suivantes de descendants de résistant-déporté se posent les mêmes questions qu'eux-mêmes au retour du camp : quel est leur avenir ? Comment impliquer les générations suivantes ? Comment faire que la mémoire ne s'efface pas, et que leur combat s'actualise aujourd'hui dans leur vie ?

Homme d'honneur, de principe, exigeant envers lui-même, soucieux de comprendre et d'apprendre à ses proches comment ce monde dans lequel nous vivons est capable du meilleur comme du pire, Louis a été pour eux un modèle unique, un Père et un grand-père d'exception, un exemple de courage : résistant de la première heure comme de la dernière, il s'est courageusement battu contre la maladie jusqu'à forcer l'admiration de ses soignants et de ses enfants et petits-enfants.



Ci-dessus : les enfants de Louis Mourot et leurs époux lors du pèlerinage de l'Amicale en avril 2015

Louis est décédé en février 2016 : il avait presque 93 ans.

Philippe Mourot, fils de Louis, octobre 2026.